

GORGE OUVERTE

PAR SUZANNE PÉNIÈRE

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.
© 1965, Éditions Gallimard.*

A

Mme Jeanne Frémiot

Mme Brigitte Bardot

M. le Dr Labayle

M. le Dr Oulié

*et à tous les martyrs du cancer
pour leur redonner espoir.*

INTRODUCTION

Après de longues angoisses au lieu du désespoir qui semblait être mon partage, j'ai retrouvée la sérénité, la paix, le bonheur même.

J.-J. Rousseau.

Ah ! je peux me rappeler ce jour de l'hiver 1961 où le docteur Perderiset a conseillé impérativement mon admission en O.R.L. dans son service. Je m'y suis résignée. Je suis arrivée à la salle T... le 27 janvier 1962 où, après des examens et prélèvements, le docteur Perderiset m'a fait savoir la gravité de mon état et la nécessité de m'opérer.

— *Docteur, ai-je un cancer ?*

Très doucement, le docteur Perderiset m'a prise dans ses bras et m'a dit :

— *Je vais vous faire de grosses misères, mais je m'efforcerai toutefois de sauver vos cordes vocales, fortement touchées par le mal. Il vous faut être courageuse.*

J'ai compris qu'il me préparait à une mutilation qui entraînerait la perte de la parole.

Un grand désarroi s'est emparé de moi. Je me savais seule, affaiblie, sans personne à qui me confier et, je le répète, aucun être ne se

présentait à mon esprit sur lequel je pouvais compter.

A tel point que j'avais été incapable, lors de mon inscription à l'admission, de donner à l'employé le nom et l'adresse de quiconque à prévenir en cas de besoin.

Mais en faisant le tour des parents et amis qui pourraient me secourir, une heureuse idée m'est venue : celle d'écrire à une lointaine amie : M^{me} Jeanne Frémiot, que je rencontrais rarement, mais que j'aimais bien.

Elle est arrivée immédiatement. Je me souviens du saisissement lu dans ses yeux en me voyant si mal en point. Notre dernière rencontre remontait à plusieurs mois et, depuis, j'avais perdu dix kilos. Le mal qui rongait mon larynx faisait des ravages avec rapidité, la tumeur grossissait et obstruait l'œsophage, qui ne laissait passer que très peu de liquide. A proche échéance, j'étais menacée de mourir de faim.

Je me suis confiée à elle, j'ai senti tout de suite la puissance de son aide. Devant mon expression découragée, désolée, mendiant un secours, son cœur a été touché de pitié et pendant mes quatorze mois d'hospitalisation — et maintenant encore — elle m'a donné de l'amitié qui tend la vie, qui veut sauver.

Elle a eu, à mon insu, une grave conversation avec le docteur Perderiset, celui-ci lui a

révélé que mon cas était de ceux qu'il considérait comme incurables, qu'il allait m'opérer pour m'empêcher de souffrir, mais qu'il doutait du résultat.

Sachant cela, elle m'a soutenue, m'affirmant que j'allais guérir, qu'en effet j'avais une tumeur, mais bénigne, et, aidée de l'interne M. J..., de M^{me} Quéré, la surveillante générale, ainsi que de mon infirmière, M^{me} Landry, ils m'ont préparée à attendre les effets de l'intervention.

En aura-t-elle parcouru, des kilomètres, de chez elle jusqu'ici, par tous les temps que nous envoyait l'hiver !

Où puisait-elle tant d'amour ?

S'il m'était possible de faire le même chemin à deux genoux en gage de gratitude, je le ferais avec joie. Mais l'ai-je remerciée au moins comme elle le méritait ? Je me le demande toujours et garde en moi cette dette perpétuelle.

Aussi avec quelle émotion je la voyais arriver, Jeanne, mon Amie, qui ne saura peut-être jamais la grandeur du bien qu'elle m'a procuré. J'en arrivais à oublier mon mal pour me blottir dans cet extraordinaire et solide appui.

Vers la mi-mars 1962, après l'ablation de la tumeur, mon Amie m'écrivit : « Puisque nous voilà sorties du grand trou noir de la première intervention, je vous demande, pour me faire

plaisir et pour occuper votre esprit, de vous amuser à tenir un journal que vous m'adresserez ponctuellement. Vous y relaterez aussi vos souvenirs parmi les plus beaux de votre jeunesse et de votre bonheur passé. »

J'ai tenu avec joie le journal qu'elle me demandait et lui en ai adressé la teneur régulièrement, sans me douter qu'elle rassemblerait ces lettres après ma « deuxième vie ».

Opérée le 7 février 1962, j'ai pleuré dès ce jour mes cordes vocales à jamais perdues. De plus, l'œsophage était sectionné, mais j'avais été prévenue qu'une sonde œsophagienne passerait dans une narine pour faciliter le passage du liquide destiné à me nourrir (en quinze jours j'ai grossi de quatre kilos). J'avais, en plus de l'ablation totale du larynx et d'une partie de l'œsophage, l'incision de la trachée-artère, mais je ne souffrais pas et respirais bien, et j'avais un soutien : deux yeux étonnamment doux et bleus qui se penchaient sur moi.

Et puis, un soir de novembre 1962, elle est venue accompagnée d'une belle jeune femme au tendre visage, je l'ai tout de suite reconnue, c'était Brigitte Bardot elle-même, qui avait bien voulu s'intéresser à moi. Brigitte m'a été d'un grand secours moral, je l'aime et jamais ne l'oublierai.

Je voudrais terminer cette introduction — et

c'est là l'essentiel de ma pensée — par un message d'espoir pris dans le meilleur de mon cœur lancé à tous les malades se sachant atteints de cancer, ce mot horrible comme une lèpre.

Je voudrais leur communiquer ma foi en la guérison.

Je souhaite à tous les isolés qu'une amie bienfaisante leur soit donnée à l'exemple de la mienne.

Je puis dire que le mal m'a été arraché par le docteur Perderiset et que gorge et œsophage ont été greffés et refermés merveilleusement par lui et le docteur Lebeau.

J'ai eu confiance, aveuglément confiance en eux, je m'en félicite et aujourd'hui j'étouffe de bonheur d'être guérie ; et c'est pourquoi je voudrais que tous les cancéreux du monde, quelle que soit l'ampleur de leur mal, sachent que l'on peut guérir puisque, jugée incurable au départ, je vis.

Je voudrais aussi, de toute ma force renouvelée, leur communiquer ma confiance, ce sentiment qui aide la guérison, l'empoigne et la retient.

L'hôpital, 2 février 1962.

Ma Chère Amie,

Je suis parisienne depuis une semaine, hospitalisée dans le service du docteur Perderiset.

Après les résultats de ces examens et les radios, ce médecin me conseille vivement de rester pour une intervention à la gorge.

Cela m'ennuie de vous tracasser en vous en informant mais, sachant l'amitié que vous avez pour moi, j'ai décidé ce matin de vous l'écrire.

Malgré les soins de mon médecin N... et d'un spécialiste de Meaux, mon mal empire chaque jour. Je me suis souvenue d'un ami de mon mari, le docteur F..., mais hélas ! son service est à Trousseau, hôpital d'enfants, et ce dernier m'a recommandée à un confrère de l'hôpital, le docteur Perderiset.

Je crois que ce sera lui qui m'opérera la semaine prochaine. Il paraît, pour je ne sais

encore quelle raison, qu'une poche se serait formée à l'œsophage. J'ai perdu dix kilos.

Mon moral serait meilleur si je n'avais laissé chez moi mon petit chat, bien soigné par une voisine, mais qui doit s'ennuyer.

Après l'opération, je vous tiendrai au courant. Pour l'instant, les médecins ne sont pas bavards et je ne sais pas grand-chose sur mon état.

Bien amicalement, je vous dis au revoir en vous espérant en bonne santé, ce bien si précieux.

Suzanne Pénrière.

Pavillon T... Lit 12.

★

L'hôpital, 5 février 1962.

Ma Chère Amie,

J'ai voulu savoir le nom de mon mal. Très doucement, le docteur Perderiset m'a demandé d'être courageuse. Une tumeur s'étend sur mon œsophage et obstrue également tout mon larynx. Le mot que je redoutais tant a été dit : c'est un cancer.

Je vous remercie de tout cœur d'être venue

à mon premier appel et je suis bouleversée de ce que spontanément vous faites pour adoucir mon sort.

Amitiés affectueuses.

Suzanne Pénrière.

Votre ami le docteur B..., du service de rhumatologie, est venu me voir ce matin. Merci. Serai opérée sans attendre.

★

L'hôpital, 15 mars 1962.

Ma Chère Amie,

Je relis votre lettre de ce matin où vous me dites : « Puisque nous voilà sorties du grand trou noir de la première intervention, je vous demande, pour me faire plaisir et pour occuper votre esprit, de vous amuser à tenir « un journal » que vous m'adresserez ponctuellement. Vous y relaterez vos impressions sur la vie qui se déroule autour de vous sous vos yeux, sur vos voisines, vos infirmières et aussi vos médecins. Vous me raconterez aussi vos souvenirs parmi les plus beaux de votre jeunesse et de votre bonheur passé. Vous me direz tout. »

Dès que je serai en mesure de le faire, quel réconfort m'apportera la joie de cette correspondance.

Merci encore pour tout et croyez à mon infinie reconnaissance.

Amitiés affectueuses.

Suzanne Pénrière.

★

L'hôpital, 3 juin 1962.

Bon réveil ce matin, amie chérie, avec la musique des oiseaux dans le marronnier, une douce nuit « salgydalée¹ » sans histoire.

5 h 30. « Trotte-menu² », 1,45 m (moi, 1,47 m), est venue comme d'habitude nettoyer nos canules, changer nos bavettes et après une petite tape sur la main me dit de me rendormir comme si cela était possible avec tous les bruits du matin : le chariot du laitier, les bidons qui dansent, les autres chariots chargés de victuailles pour la journée, le pain, l'eau, les desserts, oranges, pots de lait écrémé... Les infirmières du matin arrivent en jacassant, dis-

1. Salgydal, un calmant.

2. Une infirmière.

cutant fort de leurs petites histoires, ne pensant même pas à mettre une sourdine à leurs voix. Alors, j'entends des « tu te rends compte ! » des « ben, ma vieille ! » des « tu parles ! » et bien d'autres exclamations indignées ou ravies.

Je pense à l'affiche qui se trouve sur le mur à l'entrée du vestibule représentant une infirmière un doigt sur les lèvres, en dessous on lit : « Silence, nos malades reposent. »

7 heures. Pour moi tout est paré, mon lit est refait, ma toilette également, il faut mieux être matinale pour y procéder car il n'y a que trois cabinets de toilette.

7 h 30. M^{me} Landry, infirmière panseuse, arrive avec une aide pour refaire les lits, changer le linge, donner le thermomètre. La fille de salle arrive ensuite pour le ménage.

8 heures. Louissette, une gentille et jolie infirmière, aimant le « flirt » paraît-il, arrive toute pimpante, appétissante, guiches en avant, pour reprendre les verres sales et les bouteilles de Vittel vides et les remplacer un peu plus tard. C'est elle aussi qui apporte le petit déjeuner qui, pour nous, sera un aliment liquide fait de farine, de céréales vitaminées et vraisemblablement aromatisées d'essence de café, je le suppose à la vue, car je n'ai plus ni goût ni odorat.

Alors commence l'opération biberon. Je fixe

un petit entonnoir à l'extrémité de la sonde introduite à cet effet dans une narine et enfoncée dans l'œsophage pour arriver dans l'estomac, je réduis à mon gré le débit et je mange gentiment. Cela doit suffire à me nourrir puisque, depuis mon arrivée, et malgré les opérations supportées, j'ai repris dix kilos.

Vers 10 heures, la panseuse vient avec son chariot bien garni, défait les pansements, nettoie les plaies, refait les pansements qui pour moi se passent sans douleur. Mais toujours les maudits bourgeons autour du trou sous la canule et dans la trachée-artère, bien qu'ils soient tous les jours nitratés ils reviennent rapidement. C'est la seule chose importante qui empêche le docteur Lebeau de rouler le lambeau. Cela me contrarie beaucoup et repousse plus loin mon départ. Je me mine d'ennui. Je comprends cependant qu'il faut attendre de meilleures conditions pour entreprendre cette nouvelle intervention.

J'attends donc avec confiance mais me promettant d'en parler jeudi avec le docteur Perderiset.

Le dimanche, pas de visite des médecins et chirurgiens, seulement apparition de l'interne M. G... (le grand interne que vous connaissez, M. J..., est maintenant l'assistant du professeur C...); il arrive au pas de course, regarde les pancartes et repart au galop.

GORGE OUVERTE

En 1961 Suzanne Pénrière entre à l'Hôpital Lariboisière où elle découvre qu'elle est atteinte d'un cancer à la gorge. On lui enlève les cordes vocales et une partie de l'œsophage, et elle subit une dizaine d'opérations avant de retrouver une respiration et une alimentation normales. Une rééducation est nécessaire pour lui apprendre à parler par ventriloquie. Seule au monde, dès le début de sa maladie elle fait signe à une de ses amies qui, pour l'occuper, pour la raccrocher à la vie, lui demande de tenir un journal. C'est ainsi que ce livre est né.

Suzanne Pénrière raconte sa vie quotidienne, ses souffrances, le dévouement des chirurgiens, des médecins, du personnel de l'Assistance Publique, tous les menus incidents de la vie d'hôpital, une visite que lui a faite Brigitte Bardot. Et en même temps elle fait un retour en arrière et se souvient de sa vie passée.

Originaire du Cantal, après avoir passé son certificat d'études, elle a été placée pendant cinq ans chez une cocotte de l'époque qui s'est retirée dans son village natal. Elle part ensuite pour Paris, entre à l'agence Havas comme secrétaire après avoir suivi les cours du soir de l'École Pigier et devient la maîtresse d'un clerc de notaire. Ils s'installent tous deux rue des Martyrs dans un taudis. Les vacances la ramènent dans le Cantal où elle est heureuse de vivre entre les paysans, les bêtes et la montagne. A la suite d'une courte maladie elle y prolonge son séjour, est tentée d'épouser un berger, mais finit par rentrer à Paris où elle retrouve l'humanité sordide de la rue des Martyrs. Fred, qui la trompe souvent, finit par l'épouser et lui déclare sur son lit de mort qu'elle seule a compté dans sa vie.

Cette histoire d'amour, écrite avec spontanéité, est un bouleversant témoignage qui se lit comme un roman.

nrf

Extrait de la publication

8,80 F + 1.

9 FTLI